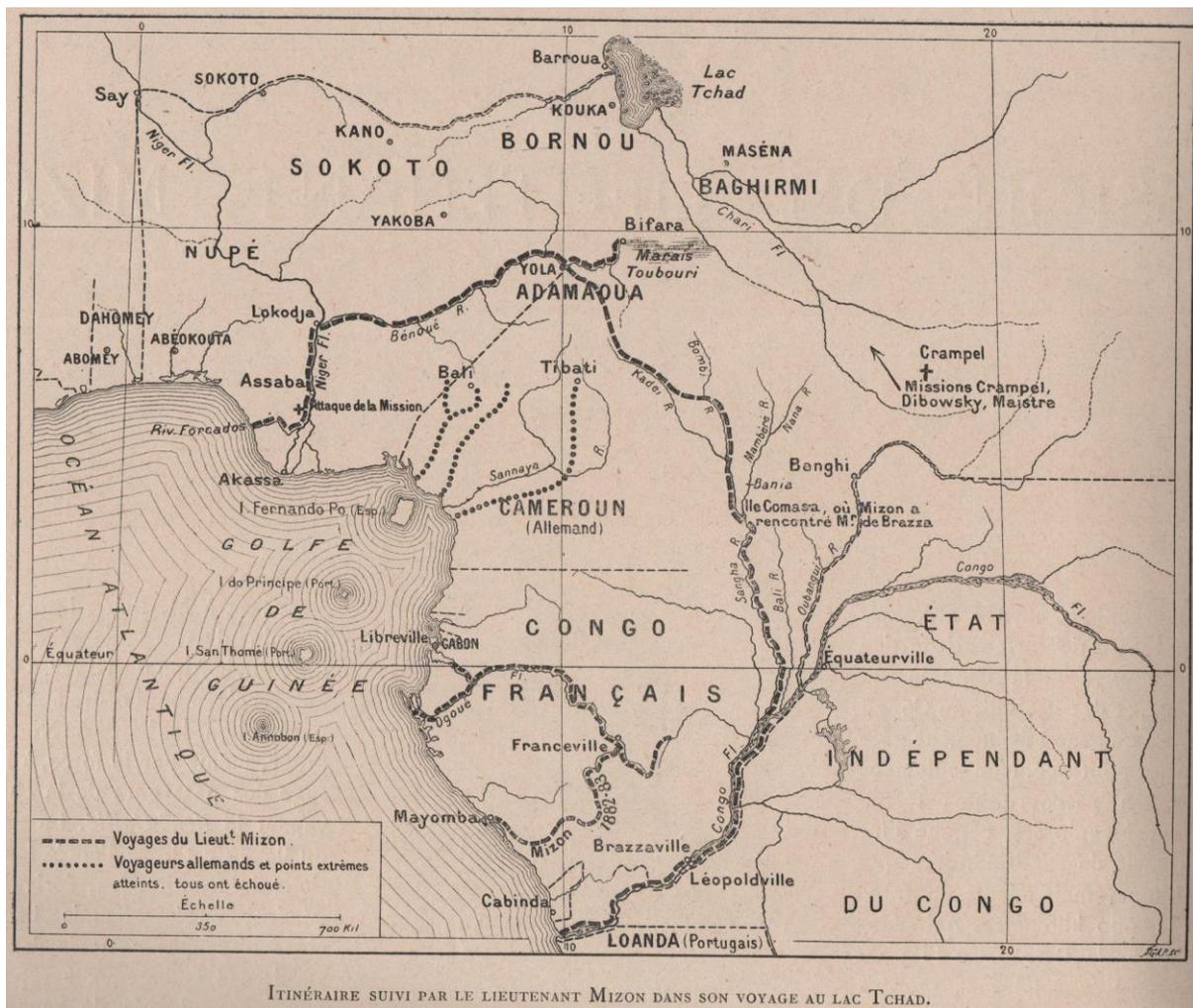


Louis Mizon : Un marin français explore l'Afrique centrale¹

Louis Alexandre Antoine Mizon, entré 9^{ème} à l'École navale en 1869, est le camarade de promotion des futurs amiraux Boué de Lapeyrère et Perrin² et du futur capitaine de vaisseau Duboc qui, tous les trois, s'illustreront en mer de Chine sous les ordres de l'amiral Courbet. C'est aussi à Navale que Louis Mizon a fait la connaissance de deux personnages à peine plus âgés et qui compteront dans sa vie : Pierre Savorgnan de Brazza qu'il retrouvera onze ans plus tard en Afrique et, de deux ans son aîné, Julien Viaud, qui n'est pas encore Pierre Loti, mais qui est déjà son ami et qui le restera jusqu'à la fin.

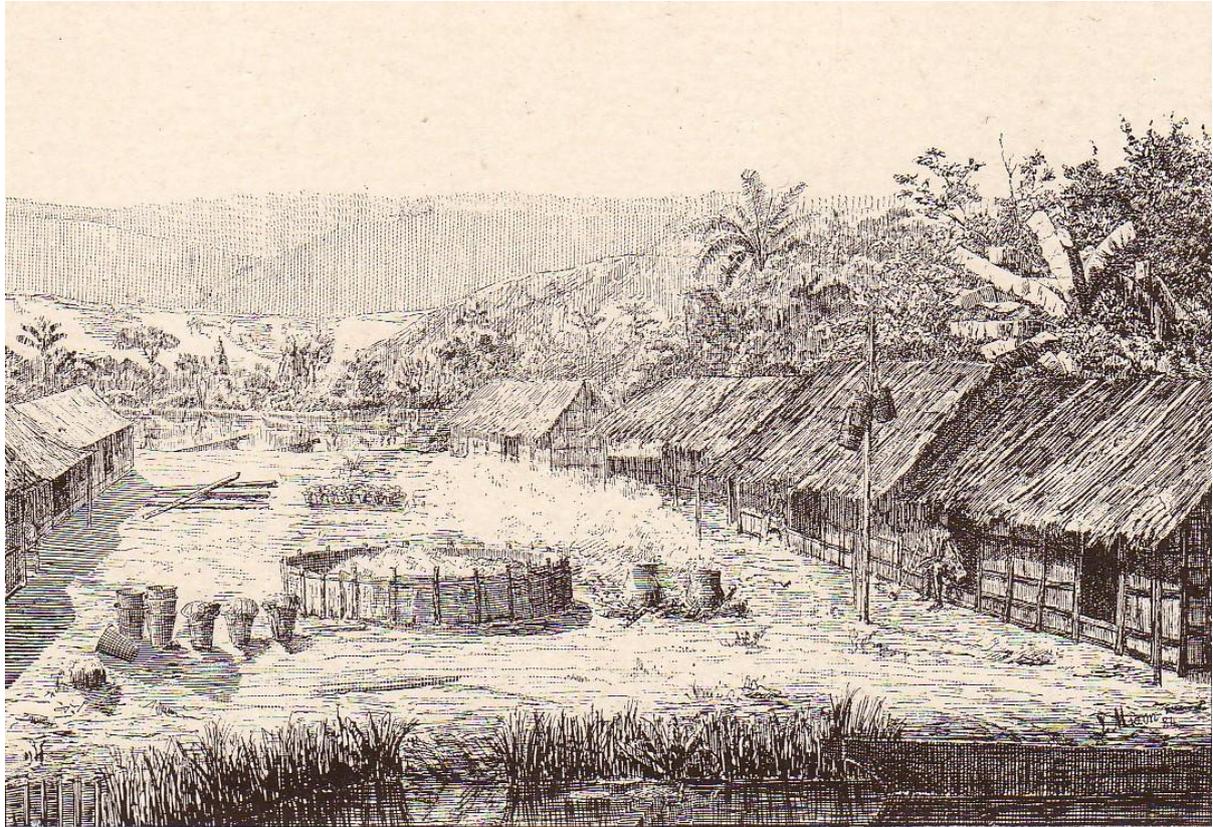


¹ Les illustrations de ce texte sont tirées du *Journal des Voyages*, de la revue *Le Tour du monde* ou de l'ouvrage publié en 1895, *La France au pays noir* pour les dessins, notamment ceux signés Paule Crampel et la photo de Louis Mizon avec M. Bedford et le Capitaine Silvestre, et de ma collection personnelle pour les dessins de Louis Mizon et sa photo en compagnie d'Antoine Schwerer, prise à l'Observatoire de Montsouris.

² En 1887, quand Mizon sera nommé à l'observatoire de Montsouris, il y arrivera au moment où son camarade de promotion, Edouard Perrin y terminera sa mission.

Le collaborateur de Brazza

De 1880 à 1883, enseigne de vaisseau, Louis Mizon qui vient d'obtenir un congé sans solde, participe, en tant qu'agent du Comité français de l'Association internationale Africaine, à la deuxième mission de Pierre Savorgnan de Brazza au Congo. Il y prend définitivement le goût de l'exploration de terres inconnues pour le compte de la France.



« Camp de Bafourou, bord de l'Alima, novembre 1881 »

En réalité, en 1881, Brazza est à Franceville³ qu'il a fondée deux ans plus tôt quand il est remplacé par Louis Mizon, sans que ni l'un ni l'autre n'ait été informé du motif de cette disgrâce qui frappe le premier, même si celui-ci peut penser que le rôle joué tant par Henry Stanley, qu'à travers lui par le roi Léopold II de Belgique, n'y est pas totalement étranger. A ce moment les relations entre les deux marins-explorateurs sont assez fraîches et Mizon, pour asseoir son autorité décide de se séparer des anciens collaborateurs de Brazza, en particulier du sergent sénégalais, Malamine Camara, à qui celui-là avait confié la garde du poste de M'Fa (futur Brazzaville).

En lui remettant la « station », Brazza dit à son successeur : « L'esclavage est aboli dans l'Ogooué⁴. La station de Franceville est un lieu d'asile où tous les esclaves évadés venant habiter son sol trouveront la liberté. L'héritage que je laisse à mon successeur est le droit

³ Le nom de la ville résulte d'une erreur de français commise par Brazza qui avait voulu dire Francheville : la ville où tous les hommes sont francs. Quand on lui fit remarquer l'erreur, il ne revint pas sur le nom car la France est bien le pays des « Francs ».

⁴ Long de 900 km l'Ogooué prend sa source dans les monts Ntalé à 840 mètres d'altitude et se jette dans l'Atlantique par un delta marécageux au sud de Port-Gentil.

incontesté, que toutes les populations de l'Ogooué viennent de me reconnaître, de libérer tout homme esclave qui vient me demander protection⁵ ». Brazza confie donc aussi à Mizon la tâche de lutter contre la « traite » qui sévit dans la région. Dans l'accomplissement de cette mission, il va appuyer sans hésiter les Pères du Saint-Esprit qui œuvrent dans la région. Ainsi, le 8 octobre 1881, Louis Mizon écrit de Franceville au père Augouard⁶ : « je ferai tout ce qu'il sera possible pour vous faciliter l'établissement d'une mission dans le pays des Batéké⁷, à l'endroit que vous me désignez dans votre lettre. Mon Père, vous travaillez pour le Dieu qui est le mien ; je travaille pour ma patrie qui est la votre ; nous réussirons à faire pénétrer la civilisation dans ces contrées, et comme vous le dites, à y faire connaître et aimer le nom de notre France ».



« Cases du chef Mamanahahoué chez les M'Béké »

⁵ C'est à Lopé que Brazza avait porté son premier coup à l'institution millénaire de l'esclavage en rachetant dix-huit esclaves plus de dix fois le prix de leur *valeur*. Leur ayant fait toucher la hampe du drapeau français il les avait déclarés libres ! Cela lui avait valu le surnom d'*Essa-Minsagha*, « le Père-des-Esclaves ».

⁶ En 1906, devenu évêque du Congo français et de l'Oubangui, Mgr Augouard constatera : « Le missionnaire n'est pas seulement utile dans les colonies, il est même nécessaire ; et la France se réserve de durs mécompte si, transportant aux colonies l'anticléricalisme de la métropole, elle essaie de chasser ceux qui sont ses plus fermes soutiens à l'étranger, et dans les pays noirs en particulier ».

A Brazza qui lui demande des explications sur les atrocités qui ont été commises au Congo au début du XX^e siècle, il répond franchement : « J'avoue, Monsieur le Commissaire général, que les faits déplorables se sont passés au Congo, et les missionnaires ont été les premiers à les signaler à qui de droit. Mais, croyez-moi, la faute est plus au système qu'aux hommes. On n'a pas voulu de la morale chrétienne : eh bien ! voilà la morale laïque dans toute sa splendeur. Vous avez dit à ces jeunes gens qu'il n'y avait pas de Dieu, et que la morale était une balance et que chacun devait vivre sa vie. Qui peut donc les arrêter ? La crainte du gendarme ? Mais ce sont eux qui sont les gendarmes et souvent les juges par-dessus le marché. Sans morale, sans religion, sans contrôle, que voulez-vous que deviennent dans la brousse ces jeunes gens abandonnés ? »

⁷ Peuple bantou, spécialisé dans la métallurgie du cuivre et du fer. Si l'on ne met de « s » au pluriel c'est parce que le mot est déjà par lui-même un pluriel. Le préfixe « Ba » est en effet la marque du pluriel.

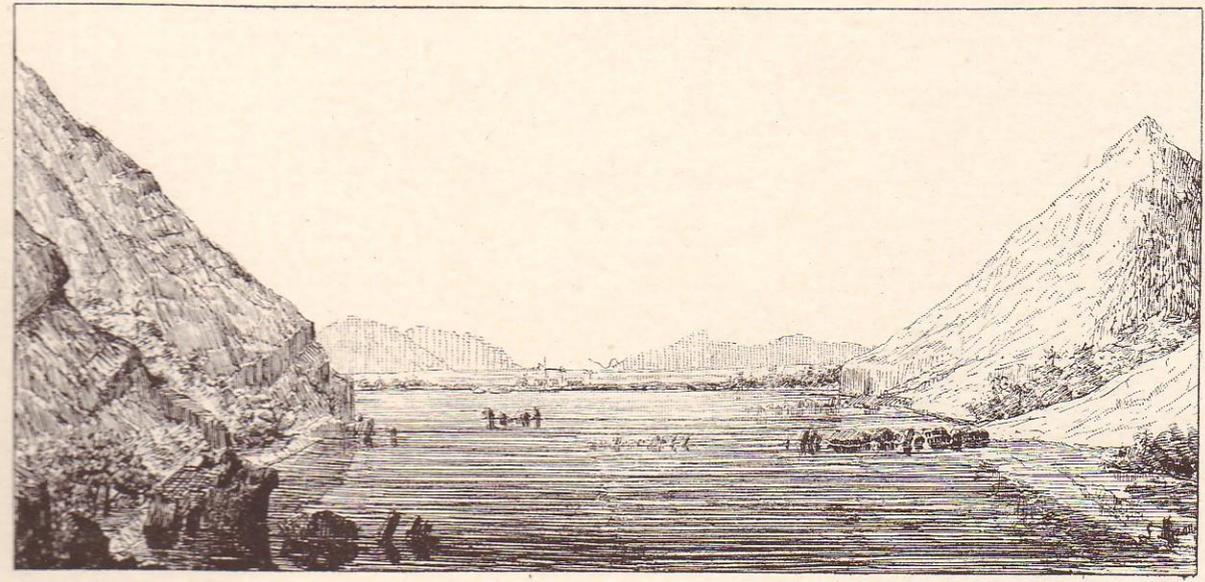
Mais, au lieu de rentrer immédiatement en France comme il l'aurait dû, Brazza en profite pour remonter le fleuve jusque vers sa source. Quand, obtempérant enfin aux ordres du ministre de la Marine et des colonies, l'amiral Jauréguiberry, il se décide à revenir en France en 1882, Clemenceau s'empresse de désavouer son action car il tient l'expansion coloniale pour une « trahison » ; en effet, pour lui, il ne faut se préoccuper que de récupérer l'Alsace et la Lorraine. Tout ce qui détourne de cet objectif est donc un crime contre la patrie. Mais le traité que Brazza avait signé au nom de la France à Mbé-Nduo le 10 septembre 1880 avec le Makoko⁸ des Tékés, Illoy Loubath Imumba 1^{er}, est solennellement ratifié par le Parlement, contrairement à ce qu'espérait le roi Léopold II. Ce traité qui donne ainsi naissance au Congo français, limite les ambitions des Belges et surtout, celles des Britanniques. A la suite de ce succès, Pierre Savorgnan de Brazza, réhabilité, est promu lieutenant de vaisseau et nommé Commissaire général de la République dans l'Ouest africain.

Une nouvelle expédition lui est alors confiée pour consolider l'organisation du Congo français et garantir la libre circulation sur l'Ogooué. Les hommes restés sur place, et donc Louis Mizon, doivent désormais se ranger sous son autorité.



La mission confiée à Brazza consiste d'une part à organiser l'administration locale et d'autre part à explorer une voie de pénétration vers le Congo à partir du Gabon, déjà lié à la France depuis 1839. Au cours de cette expédition sur les bords de l'Ogooué – pays du singe mandrill – puis de l'Alima (affluent du Congo formé par les rivières Dziélé et Lékéti), en compagnie de l'ingénieur des mines, François Rigail de Lastours, Brazza obtient des guerriers Bafourou qui s'y étaient opposés deux ans auparavant, qu'ils acceptent de signer avec la France un traité qui ouvre l'accès au Congo. Ces Bafourou sont incontournables, en particulier parce qu'ils sont les maîtres de l'Alima sur laquelle ils transportent les produits de leur artisanat à l'aide de pirogues creusées dans le tronc d'un seul arbre.

⁸ Makoko, diminutif de Ma-Onko, signifie roi. Makoko des Tékés ou roi des Batéké.



« La porte de l'Ogooué pays des Mikandas »

Dès qu'il a débarqué, Brazza se fait accompagner à Franceville par Mizon qui s'attendait pourtant à devoir rentrer en France. Il lui confie la reconnaissance de la région du Niari-Kouilou (limitrophe du Gabon). A son secrétaire particulier, Charles de Chavannes – qui a succédé à ce poste à Paul Crampel –, qui s'en étonne, car Mizon avait suivi une autre politique que celle de son prédécesseur, Brazza répond : « J'ai jugé que l'homme avait quelque chose dans le ventre, qu'il pouvait faire œuvre utile et en même temps rentrer en France avec une auréole rachetant le passé. La rancune ne sert à rien ». Pour sa part, Mizon continue à en vouloir à Brazza qu'il n'hésite pas à dénigrer ; car lui est rancunier. Si son énergie et son courage ne sont discutés par personne, force était de constater que depuis son arrivée en Afrique il n'a su ni véritablement se faire aimer ni se faire respecter. Si Brazza sait ainsi se montrer un vrai chef, Mizon reste encore avant tout un simple explorateur. Mais, au contact de Brazza, Mizon va apprendre comment se comporter et cela lui sera très utile par la suite.

Brazza remonte le cours de l'Ogooué tandis qu'il confie à Mizon de tenter une voie mixte, en partie le long du fleuve, en partie au milieu des terres. C'est ainsi qu'il découvre la ville de Mossendjo, au bout de douze jours de marche à partir de Louango (embouchure de l'Ogooué), puis arrive, au bout de trente-cinq autres jours de marche à Franceville (200 km à travers un terrain inconnu dont il dresse une carte). A cette occasion, un nouveau différent oppose les deux hommes, Mizon, toujours ombrageux et jaloux, reprochant à Brazza de tirer un peu trop la couverture à lui.

A son retour en France après cette première expédition sous les ordres de Pierre Savorgnan de Brazza, Louis Mizon reprend place dans la Marine nationale et, fin 1887 il est affecté à l'observatoire de Montsouris où il reste deux ans à perfectionner ses connaissances astronomiques. C'est là qu'il se lie d'amitié avec Antoine Schwerer qui l'y rejoint en 1889.



Louis Mizon et Antoine Schwerer

La première mission de Louis Mizon

Alors qu'il est encore en poste à l'observatoire de Montsouris, Mizon fréquente régulièrement un cercle formé et animé par Paul Crampel. Celui qui avait été le premier secrétaire de Brazza, aidé du journaliste, du *Journal des Débats*, Harry Alis, cherche à monter une nouvelle expédition en Afrique et pour cela obtient la création d'un petit comité de patronage, exclusivement formé de personnes privées qui commencent à lever des fonds pour financer l'aventure. Dès que le projet commence à se préciser, ils cherchent à y intéresser le sous-secrétaire d'Etat aux Colonies qui vient d'être détaché du ministère de la Marine et qui dépend désormais du ministère de l'Industrie et du Commerce. Le titulaire du poste, Eugène Etienne, est un Français originaire d'Algérie, ancien député d'Oran, et qui est un grand ami de Jules Ferry. Au cours de leurs entretiens, Mizon réussit à convaincre Crampel que la meilleure façon d'atteindre le Bornou⁹ est de remonter le Niger et la Bénoué jusqu'à Yola. Dès lors, les deux amis envisagent deux missions parallèles vers le Tchad, Crampel tentera la voie par le Congo et Mizon par le Niger. Mizon décide donc de se faire mettre une nouvelle fois hors cadre pour « être employé à l'industrie ».

C'est en 1890 que le sous-secrétaire d'Etat aux colonies, Eugène Etienne, approuve ces projets et les fédère dans un vaste plan d'expansion vers le Tchad. Trois missions doivent, venant du Dahomey (mission Monteil), de la Bénoué (mission Mizon) et du Congo (mission Crampel), converger vers le lac Tchad. Au moment où il lance cet important projet, il sait

⁹ Le pays Bornou est une région d'Afrique, au Sud-Ouest du lac Tchad, cœur du vaste empire qui a jadis englobé tout le bassin tchadien.

pourtant que les gouvernements anglais et français ont signé le 15 août 1890 une convention partageant les zones d'influence des deux pays et interdisant pratiquement l'accès au Tchad par les Français¹⁰. Eugène Etienne est bien informé de cet accord puisqu'il a convoqué le commandant Monteil afin de lui recommander de respecter scrupuleusement les droits reconnus à l'Angleterre et de ne s'aventurer, entre le Niger et le Tchad, que dans la zone non reconnue par l'une des deux nations. Il laisse les deux autres missions – qui sont financées sur des capitaux privés – remonter des fleuves sur lesquels la navigation est libre en vertu de la convention de Berlin de 1886¹¹.

Eugène Etienne a donc accepté de voir Louis Mizon remonter la Bénoué¹² jusqu'à Kouka (aujourd'hui Kukawa), capitale du Bornou, tout en sachant que les difficultés seraient nombreuses et que les explorateurs ne pourraient compter que sur eux-mêmes ; qu'en cas de difficultés avec les Anglais, ou les Allemands, ils seraient désavoués. Mizon, qui a monté sa mission très rapidement et avec très peu de moyens, est accompagné d'une toute petite équipe dont, en particulier, le capitaine des Dragons Paul Silvestre – son second – et l'agent commercial Félix Tréhot qui a déjà aussi exploré le pays de l'Adamaoua. Il a encore avec lui deux interprètes : Miloud ben Mohamed ben Abd es-Salam – fils du bach-aga des Ouled Naïd – et le tirailleur algérien Ahmed ben Mecham. Pour remonter le fleuve il dispose d'un petit vapeur de huit mètres, le *René Caillié* qui remorque cinq petits canots de toile. C'est donc avec une équipe très restreinte qu'il pénètre dans l'une des branches du delta du Niger, le Forcados, le 10 octobre 1890. Il pensait y trouver des Anglais, mais ceux-ci se sont retirés plus au nord, ne voulant pas risquer de s'exposer aux Patanis dont ils sont censés administrer le territoire.

¹⁰ « Dès le 14 juillet 1890, Waddington croyait la partie gagnée. Il avait commis une erreur géographique et tactique considérable, en pensant que Tombouctou aussi bien que le lac Tchad étaient susceptibles d'être atteints par la Royal Niger Company et que de ce fait ces deux points devaient être inclus dans la négociation. Il télégraphiait à Ribot : « J'ai déclaré à lord Salisbury que notre libre accès au Tchad et à Tombouctou était en dehors de toute contestation ». Les Anglais révéleront plus tard que lors d'une conversation avec lord Salisbury, l'ambassadeur français avait confondu l'itinéraire de l'explorateur Mungo Park, tracé sur une carte du Niger, avec les limites des territoires revendiqués par la Royal Niger Company. Ribot, pour lequel l'Afrique noire était le dernier des soucis, ne relevait pas l'erreur de son ambassadeur » (Pierre Kalck, « Un explorateur du centre de l'Afrique, Paul Crampel (1864-1891) », L'Harmattan, 1993, p. 172).

¹¹ La conférence de Berlin, réunie à l'initiative de Bismark avait pour but de régler les questions du « partage » des terres vierges de l'Afrique entre les signataires : Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Espagne, Etats-Unis, France, Italie, Pays-Bas, Portugal, Royaume-Uni, Russie, Suède-Norvège et Turquie. La France y était représentée par Alphonse Chodron de Courcel (arrière-grand-oncle de Bernadette Chirac).

¹² « Affluent du Niger qui prend sa source dans le massif de l'Adamaoua, à la frontière du Cameroun et du Nigeria, la Bénoué coule dans un fossé tectonique, très large et à faible pente, dont la formation s'est accompagnée de volcanisme : massif de l'Adamaoua, îles du golfe de Guinée (Bioko, Sao Tomé, Annobón, Príncipe). Ce fossé, d'âge crétacé, a été ennoyé par des sédiments calcaires durant le bas Crétacé. Il reçoit près de sa source le Mayo Kebbi, qui lui apporte les eaux du Logone quand celui-ci est en crue, car sa zone d'inondation s'étend aux marécages où s'alimente le Mayo Kebbi. Le régime de la Bénoué est influencé par le climat subéquatorial. En juillet, le flot croît, et le débit atteint 1 920 mètres cubes par seconde en août et septembre. La décrue est très rapide en octobre et, de janvier à mai, les eaux sont basses : le débit est alors de 25 mètres cubes par seconde. La Bénoué parcourt 900 kilomètres au Nigeria ; de Yola à sa confluence avec le Niger, son cours est indolent. Elle est navigable quelques mois par an jusqu'au-delà de la frontière du Nigeria. Les marchandises transitent sur cette voie fluviale : importation du pétrole et exportation du coton et de l'arachide vers le Tchad. Une centrale électrique a été construite à Yola. La vallée de la Bénoué est le domaine de la savane boisée. La riziculture irriguée est développée dans la plaine jusque vers Makourdi ; ensuite apparaissent les cultures de mil et de sorgho et, dans la région de Yola, celle de l'arachide. La pêche est une activité traditionnelle » (*Encyclopaedia Universalis*, 2021).

Le 15 octobre, la mission Mizon est attaquée de nuit par une dizaine de pirogues de Patanis et Mizon est blessé par deux coups de feu (un dans le bras gauche, l'autre dans la cuisse). Son interprète Miloud ben Mohamed ben Abd es-Salam a les bras taillés¹³ et son unique pilote un coude broyé (il sera amputé trois jours plus tard à Akassa où il restera). Deux des canots, qui portaient des vivres ont été volés au cours de la nuit tragique. Le bilan aurait été plus terrible et la mission aurait pu être anéantie sans une réaction lucide et efficace du capitaine Silvestre, bien aidé par l'arrivée d'un orage violent qui achève de disperser les assaillants. A la suite de cette attaque, Mizon gardera deux doigts de la main gauche paralysés.

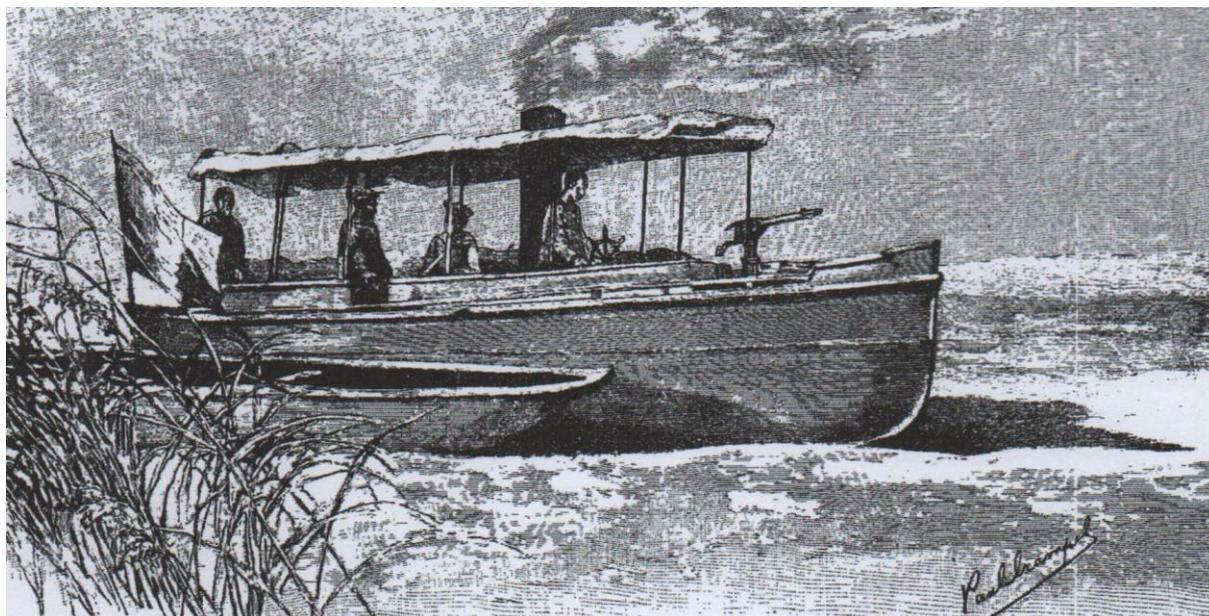


Dès le lendemain matin, l'administrateur anglais du district, qui a été rapidement informé, paraît sur les lieux et ramène l'expédition à Agbéri où il confisque le matériel de l'expédition. Le 18 octobre, Mizon et les blessés arrivent à Akassa où l'agent général de la *Royal Niger Company*¹⁴, M. Flint vient les rejoindre. Les rapports entre le Français et l'Anglais sont dès l'abord très tendus, l'agent général reprochant à Mizon sa navigation sur le fleuve alors que Mizon, connaissant le contenu de l'article 30 du Traité de Berlin du 25 février 1885, s'attendait à ce que celui-ci garantisse, comme il le devait, la liberté de navigation. Flint reprochait à Mizon de ne pas avoir remonté la branche Noun du delta, la seule qu'il faisait protéger. S'il a confisqué le matériel de Mizon c'est parce que celui-ci a omis de se présenter à la douane d'Akassa où « tout aurait été autorisé ». Pour faire bonne mesure, il réclame à Mizon que celui-ci produise une autorisation de pénétrer dans le territoire que seule la direction londonienne de la Compagnie pouvait lui délivrer. Le 22 octobre, Flint écrit officiellement à Mizon : « Monsieur, J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que les instructions reçues du conseil de la Compagnie de Londres portent qu'il serait contraire aux

¹³ Il mourra d'épuisement le 27 décembre.

¹⁴ Compagnie à charte, fondée en 1879 par sir Goldie et à qui la France avait cédé ses droits sur les territoires qu'elle avait dans le bassin du Niger en 1884.

lois et aux règlements de la compagnie de vous laisser pénétrer sans son consentement dans les territoires du Niger. Je dois aussi vous dire que la navigation de la rivière est libre mais que, si vous n'êtes pas muni de l'autorisation en question, il me sera impossible de vous laisser toucher terre, à aucun endroit dans ces territoires ». Cette lettre provoque immédiatement une terrible colère de la part du Français car si la *Royal Niger Company* possède bien le monopole du commerce dans cette région, elle n'a aucun droit d'entraver la progression de quiconque sur le fleuve. Dans ses carnets, Mizon note : « La Compagnie prétendait avoir acheté tous les terrains le long de la rivière. Il était donc impossible de créer des dépôts de combustibles et la compagnie se réservait d'en céder ou d'en refuser selon son bon vouloir ». Mizon télégraphie à Paris, la cause de ses premières difficultés, ce qui a surtout pour effet de provoquer une protestation à la Chambre le 6 novembre 1890. Alexandre Ribot, ministre des Affaires étrangères, intervient auprès du *Foreign Office* pour « expliquer » la mission confiée à Mizon. Laissant passer le temps, de façon à attendre la période des basses eaux du fleuve, le *Foreign Office* finit par écrire à M. Flint : « Sur les réclamations du gouvernement de la République, le gouvernement de la reine invite la Compagnie du Niger à régler sa conduite d'après les obligations du traité de Berlin et à laisser l'expédition continuer sa route ».



Le René Caillé

Flint garde cependant l'information un certain temps de façon à rendre la mission plus difficile en raison de la saison sèche qui approche. Il profite cependant de ce temps pour envoyer, par voie de terre, le major Mac Intosh « préparer » le passage de la mission Mizon. Au bout de cinquante jours d'immobilisation, le 9 décembre, M. Flint se décide à communiquer à Mizon les instructions reçues de Londres.

Le 20 décembre, l'expédition est prête à repartir. « L'eau avait rapidement baissé pendant le mois de novembre, écrit Mizon ; le fleuve était rentré dans son lit et coulait paresseusement entre deux berges de terre rouge, très élevées, découvrant d'immenses bancs de sable sur lesquels les crocodiles venaient dormir au soleil. Sans carte moderne ni pilote, la navigation devenait malaisée. Les vieilles cartes de Baïkie et de Glover [qui dataient de 1854] ne nous servaient de rien et nous constatons à notre détriment quels changements le Niger avait apportés à son cours dans les vingt dernières années. Des îles avaient disparu, d'autres

s'étaient jointes à la terre ferme ; les canaux indiqués comme favorables au passage des grands vapeurs n'avaient plus que quelques centimètres d'eau tandis que les puissantes crues du fleuve en avaient ouvert de nouveaux ».

Pour comble de malchance tout le monde est atteint de dysenterie. Quittant Akassa, la mission cherche à gagner Onitcha, au pays des Ibos. Le deuxième interprète, Ahmed, malade, doit rester à Onitcha ainsi que le mécanicien. Du coup Mizon revient à Assaba, chauffant lui-même la machine du vapeur alors qu'il fait déjà une chaleur de plus de 35° à l'extérieur. A Assaba, il embauche deux nouveaux mécaniciens, mais l'un d'eux, poussé par la *Royal Niger Company*, profite d'une nuit pour endommager la machine à coups de marteau.



C^{ne} Silvestre¹⁵, M. Bedford et L. Mizon

Après l'agent général Flint, Louis Mizon se heurte à un autre agent anglais de la *Royal Niger Company*, M. Bedford – agent général de la *Royal Niger Company* à Agbéri –, qui, après deux mois de négociation, finit lui aussi par le laisser passer (la navigation sur le fleuve étant libre) mais lui réitère l'interdiction d'accoster pour s'alimenter en bois lequel est pourtant nécessaire à la chaudière de sa chaloupe à vapeur. M. Bedford applique ainsi à la lettre le traité de Berlin qui imposait la libre circulation sur le Niger et le Congo ainsi que la liberté du commerce dans le bassin du Congo, mais qui, pour le bassin du Niger, ne prévoyait rien en dehors de cette liberté de navigation. Dans ses carnets de route, Louis Mizon écrit à ce sujet : « La

¹⁵ Le 26 janvier 1893, Louis Mizon écrivait : « Je vais essayer de monter [le long du fleuve Niger] avec Silvestre, qui va assez bien, grâce aux grands ménagements que j'ai pour lui et à ce que je lui interdis toute fatigue. Il est la réserve de l'expédition, au cas où je serais trop malade pour commander ; car je ne veux plus m'arrêter ».

Compagnie, qui avait reçu des ordres formels du gouvernement anglais, avait adopté pour ligne de conduite d'aider en apparence la mission et de ne rien négliger pour la décourager ».

Le 24 octobre 1891, Lord Salisbury ajoutera, à l'attention de l'ambassadeur de France à Londres, William Waddington¹⁶, « du fait que Mizon est officier, il ne s'ensuit pas que l'expédition ait un caractère militaire. Le gouvernement de sa Majesté en est d'accord. Mais dans le cas de la mission Mizon, on se trouve non seulement en face d'un commandement militaire, mais encore d'un état-major d'officiers, quartiers maîtres, sergents de terre et de mer. A bord du navire ont pris place des tirailleurs armés de fusils et le *René Caillé* possède un canon à tir rapide. Le gouvernement de sa Majesté ne peut le considérer comme « navire marchand ». C'est un bâtiment aussi bien armé pour l'attaque que pour la défense et l'acte de Berlin ne vise pas cette sorte de navire ».

De ce fait, atteindre la Bénoué est un exploit véritablement remarquable qu'il accomplit sans aucune aide autre que celle des missionnaires français du Saint-Esprit installé à Onitcha.

C'est à Assaba que Mizon a rencontré la jeune S'Nabou, fille de Kouanaki, chef d'Igobé, âgée d'à peine onze ans, mais qui parle parfaitement l'anglais et comprend fort bien le français. L'enfant qui vivait alors chez une nourrice devait être ramenée chez sa mère à Outchi. En fait S'Nabou obtiendra vite de son père l'autorisation d'accompagner Mizon – « qu'elle suivait comme un petit mouton noir »¹⁷ – pendant toute sa mission. Elle se montrera par la suite fort utile pour comprendre l'âme des populations qu'il découvrira petit à petit. En effet, si elle parle convenablement anglais et si elle connaît quelques mots de français, vive, malicieuse et intelligente, elle comprend et s'exprime dans plusieurs dialectes du bassin du Niger.



S'Nabou (d'après la photo faite par Mizon)

¹⁶ Son fils, Richard, épousera la fille de l'amiral Sallandrouze de Lamornais.

¹⁷ Cité par Jen Chauveau, in *Revue d'histoire des colonies*, n° 143, 1954, p. 236.

Les maisons d'Igobé sont construites en pisé et ont parfois du mal à résister à la saison des pluies. Mais, explique Guy Tomel, dans sa relation de cette mission Mizon, « lorsque les murailles sont élevées, on entasse du bois autour d'elles et on y met le feu. La flamme calcine la glaise, lui communique une certaine solidité, et la revêt d'une sorte de vernis polychrome fort agréable à l'œil »¹⁸.

Tandis qu'ils séjournent à Assaba, les compagnons de Mizon disparaissent les uns après les autres : le quartier-maître Poizat meurt de pleurésie, les autres, malades, sont rapatriés en France (Capitaine Silvestre, Sergent-fourrier Coché...) si bien qu'ils ne restent plus que trois : Mizon, Tréhot et Ahmed ben Meham.

L'excentrique de sa machine qui avait été rompu par le chauffeur embauché à Assaba, doit être réparé. Le seul atelier qui peut le faire localement est celui d'Akassa qui met encore deux mois pour faire une (mauvaise) réparation. Pendant ce temps d'inactivité, Mizon fait la connaissance du chérif El-Hadj M'Ahmed – plus familièrement appelé Baba – qui deviendra son nouvel interprète et qui lui sera d'une grande aide. Cela faisait plus de vingt ans que cet Arabe parcourait cette partie de l'Afrique dont il connaissait bien tous les peuples. Il avait fait trois pèlerinages à La Mecque, ce qui lui donnait le droit de porter le turban vert et lui ouvrait toutes les portes en pays musulman. De plus, il va se révéler un vrai maître pour Mizon dans sa façon de juger les hommes et de s'entretenir avec eux. Enfin il connaît bien le royaume de l'Adamaoua et sa nouvelle capitale : Yola. Il sera par la suite un très précieux compagnon de voyage. Finalement, Mizon a donc dû rester longtemps à Assaba, mais pendant cet arrêt forcé il aura fait deux recrues importantes, très différentes et aussi utiles l'une que l'autre : la petite S'Nabou et le chérif El-Hadj M'Ahmed.



Portrait de S'Nabou par Yvon (musée Carnavalet)

¹⁸ « La France au pays noir », société anonyme de publications périodiques, 1895, p. 128.

Mizon remonte le Niger jusqu'à Lokodja – port dans lequel l'anglais sir William Balfour Baikie avait fondé un premier établissement commercial anglais en 1850 – où il commence à naviguer sur la Bénoué. « De Lokodja à Ibi, nous dit-il, l'aspect du pays est le même qu'en aval de Lokodja ; les monts du plateau du Roi Guillaume ferment l'horizon sur la rive gauche ; la rive droite est bordée par de grands plateaux semblables au Patty de Lokodja ». « L'aspect du confluent est fort curieux à observer. La Bénoué, quoique coulant dans le lit du Niger depuis Igbobé, conserve, pendant près de dix milles, la couleur verte de ses eaux ; elle se maintient sur la rive gauche, comme si elle ne voulait pas se confondre avec les eaux vaseuses du Niger, qui érodent la rive droite »¹⁹.

Mais il n'en a pas fini avec les difficultés causées par la *Royal Niger Company*. En effet, à Ibi – première ville du Royaume de Mouri sur la Bénoué –, la Compagnie était, depuis un certain temps, en guerre avec les tribus locales et occupaient en particulier la ville de Tchibou, qui dépendait du sultan Mohamed Abn Boubakar. Lors de ce premier contact, le sultan de Mouri fait promettre à Mizon que des marchands français viendront bientôt apporter des produits en provenance de France, car de bonne qualité. Il pourra ainsi se passer des Anglais, y compris pour être ravitaillé en sel.

Enfin, Louis Mizon, qui en plus de sa main gauche paralysée souffre du paludisme, arrive à Yola, capitale de l'Adamaoua où l'on trouve de grandes cultures de coton et d'indigo. En réalité, Yola n'est pas située directement sur la Bénoué mais en est séparée par « une plaine inondée, large d'un mille. Elle est perdue dans la verdure, sur un terrain légèrement incliné. Sa longueur est de plus de deux milles. En arrière, un massif montagneux. Les cases sont entourées d'une cour plantée de sorgho »²⁰. C'est « moins une ville qu'un rassemblement de demeures princières »²¹. Et Mizon complètera sa description pour *Le Magasin pittoresque* : « C'est le Versailles de l'Adamaoua. Les grands seigneurs t sont nombreux. Ils y dépensent en esclaves et en femmes, les revenus de leurs terres. Le sultan, lui, est relativement pauvre. C'est un homme intelligent et de mœurs modestes. Sa puissance est grande, car son empire s'étend jusqu'au quatrième parallèle »²².

Il comprend alors la raison de l'hostilité des Anglais : le pays est riche et le commerce florissant. Ce n'est pas à l'embouchure du Niger que la Compagnie fait ses affaires comme elle le prétend mais en amont sur cet affluent du fleuve, ce qu'elle avait réussi à dissimuler jusque-là. Cette hostilité prend bientôt un cours dramatique : l'agent britannique de la Bénoué, le major Mac Intosh, obéissant aux ordres reçus de l'agent général d'Assaba, avait déjà cherché à faire assassiner Mizon par le sultan du Sokoto mais, heureusement, celui-ci n'avait pas voulu l'écouter. En fait les relations entre les Anglais et les habitants du bassin de la Bénoué sont difficiles. Le sultan de Sokoto ne leur a accordé une autorisation de commercer que moyennant une redevance élevée. Plus en amont, celui de l'Adamaoua leur a interdit de mettre pied à terre, les autorisant cependant à installer un ponton, en vertu de l'adage musulman : « ma terre est à moi mais la rivière est à Dieu ». Mais celui qui avait fini par accorder cette « faveur » précaire étant décédé, les Anglais ont recommencé à faire le siège de son successeur pour développer leur commerce.

¹⁹ Louis Mizon, cité par Marty dans « *Le magasin pittoresque* », p. 263.

²⁰ Louis Mizon, cité par Marty dans « *Le magasin pittoresque* », p. 261.

²¹ Louis Mizon, in « *Journal des Voyages*, n° 793, 18 septembre 1892 », p. 186.

²² Louis Mizon, cité par Marty dans « *Le magasin pittoresque* », p. 261.

Pour comprendre les difficultés auxquelles la mission Mizon va maintenant se heurter, il faut donner un bref éclairage sur la situation politique de la région au moment où elle y arrive. Jusqu'au XVIII^e siècle la région était peuplée d'animistes quand l'islam fut introduit à la cour de Dolo, vassale du Bornou. En 1804, une intervention militaire Haoussa conduit Ousmane dan Fodio à se proclamer calife de Sokoto et, pour asseoir son empire, il nomme émir de Yola le fils du chef peul, Hassana, qu'il a vaincu : Modibbo Adama. « Je t'ordonne, lui dit-il solennellement, de leur annoncer que c'est à toi que j'ai remis le drapeau du djihad, que quiconque t'obéit sache que c'est à moi qu'il obéit. Tu iras vers tes chefs peuls et tu parviendras à un accord avec eux. Ils ont tous été chefs sous des gouvernements d'infidèles. Nous voulons à présent qu'ils répandent la religion de Dieu. (...) Ils devront continuer la guerre sainte pour la gloire de Dieu ». De la même façon, Ousmane dan Fodio confie la supervision du gouvernement de Ngaoundéré, la ville la plus riche de la région, à son frère Abdullahi dan Fodio qui exige d'elle qu'elle verse un tribut annuel de cinq mille esclaves, en plus d'importantes quantités d'ivoire.

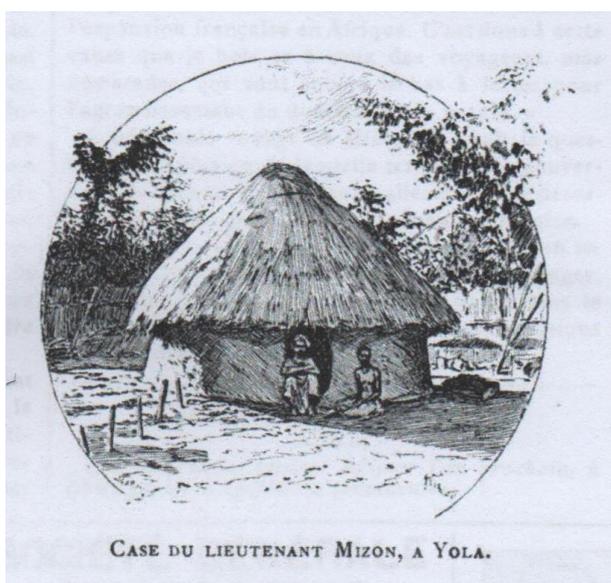
Le fils d'Ousmane dan Fodio, Mohammed Bello, développe dans l'ensemble du territoire des cultures de maïs, sorgho, riz, pommes de terre, ignames, haricots, millet, arachides et oignons qui rend l'empire riche et puissant. En 1872, un des fils de Modibbo Adama a confié à la *Royal Niger Company* le poste de Garoua et conclu un accord avec elle pour qu'elle y établisse un ponton sur lequel elle pourra développer son commerce. Pour compléter le tableau, la conférence de Berlin a « donné » à l'Allemagne la partie de l'Adamaoua qui est située à l'est de Yola (la haute Bénoué), vers laquelle Mizon doit se diriger s'il veut remplir sa mission de trouver une voie vers le Tchad. C'est au milieu de ces conflits d'influence que la mission Mizon intervient en 1891.



Echouage du René Caillé

Arrivé à Woumoun le 12 août, Mizon poursuit vers Yola où il n'arrive qu'à la tombée de la nuit à cause d'un nouvel échouage. Il envoie son fidèle Ahmed sur le rivage et celui-ci apprend alors d'un autochtone que Mac Intosh s'est présenté quelques jours auparavant et a confié à un des esclaves du sultan : « Des étrangers montent la rivière avec un vapeur et deux grands canots. Ils apportent un convoi d'armes à ton ennemi, Ayatou, le fils révolté de l'empereur de Sokoto. Ces canots contiennent 700 fusils rayés et 30 caisses de 1 000 cartouches. Ces gens sont des Français. Ils ont payé un jeune Foulani²³ envoyé en France pour traiter de cet achat d'armes et solliciter le secours de ce pays contre le sultan de l'Adamaoua. Si Zoubir les laisse passer l'Adamaoua est perdu ».

Ainsi prévenu de ce qui se tramait, Mizon envoie ses deux interprètes au sultan Zoubir dès le lendemain matin. En effet, Zoubir connaît le chérif el-Hadj M'Ahmed qu'il avait reçu cinq ans plus tôt. Et, par chance, il y a dans son entourage un négociant égyptien venant de Khartoum qui « conservait la rancœur de l'invasion de son pays par les Anglais » et qui explique au sultan que « la France est une grande nation ».



CASE DU LIEUTENANT MIZON, A YOLA.

Ainsi annoncé et défendu, Mizon réussit à se faire accepter. Il est vrai que le sultan Zoubir n'a aucune confiance ni dans les Anglais ni dans les Allemands et qu'il est informé des agissements de la *Royal Niger Company* qui avaient causés les difficultés de Tchibou et Ibi. Mizon est donc reçu au « palais ». Il s'agit, écrit Mizon, « d'un mur de 6 mètres, semblable à ceux de nos prisons cellulaires. Au coin se dresse une sorte de tour carrée dont l'architecture présente un singulier mélange de style arabe moyen âge et de style de l'antique Egypte. Les portes, notamment, sont égyptiennes. Au milieu de la place est une hutte ronde, pareille à toutes celles du pays, ni plus ornée, ni plus spacieuse ».

Au mois de juillet 1893, on pourra lire dans *The Times* un article commentant l'ensemble des démêlés du lieutenant de vaisseau Mizon avec la *Royal Niger Company* : « C'est un fait malheureux que les Français et nous, quand nous nous rencontrons comme rivaux commerciaux ou politiques sur l'un de ces innombrables points du globe où nos intérêts se touchent, nous ayons l'habitude de montrer une pénible incompatibilité d'humeur. Nous ne

²³ Celui qui est ainsi mensongèrement présenté est le tirailleur algérien, Ahmed ben Mecham.

dirons pas à qui en est la faute, si c'est l'égoïsme anglais ou la vanité et l'esprit d'intrigue des Français ».

Harry Alis²⁴ qui publiera les carnets de route de Louis Mizon dans « *Le Tour du Monde* », ne manque pas de rapporter le détail des cadeaux donnés par l'explorateur au roi de l'Adamaoua et à ses conseillers. Ainsi à la date du vendredi 4 septembre 1891, il note ce qu'il a donné au « Consul des Arabes » qui est son principal intermédiaire auprès du sultan Zoubir. « Son cadeau vaut environ 600 francs, valeur d'Europe : un fusil à deux coups, monté en argent doré, une pièce de drap pour deux burnous, 30 écheveaux de soie à broder, 10 pièces de soie ou satin de 4 à 8 mètres, une de gaze de 15 mètres, une moire noire de 12 mètres, 200 mètres de cotonnades diverses ; clochettes et grelots, glaces, dont une à cadre doré de 1 mètre de haut, un rasoir, du sucre et du café. Le consul est enchanté de ce que je lui offre. Il enverra à la nuit noire chercher le tout, auquel il me prie d'ajouter un sac de sel pour distribuer en mon nom à ses esclaves »²⁵. Pour ces populations, installées loin de la mer, le sel était en effet une denrée particulièrement importante.

Une fois accepté par le sultan Zoubir et par la population de Yola, Mizon est installé dans une case entourée d'un jardin dans laquelle il cultive des graines qu'il a apportées de France, en particulier des tomates et des choux. Il ne le fait pas pour sa consommation personnelle mais pour récolter de nouvelles graines qu'il donne aussitôt aux autochtones en leur montrant comment les cultiver.

Le journal du voyage que tient Mizon n'est pas qu'une œuvre scientifique, ni qu'une présentation de l'état politique du monde qu'il découvre. Il contient quelques informations sur l'histoire récente des régions traversées et d'intéressantes descriptions géographiques et climatiques, le tout illustré de nombreux dessins, des cartes précises et des photographies. « Il y a une très grande différence entre la ville [de Yola] et la rivière [Bénoué]. Sur celle-ci, la brise souffle continuellement, souvent avec violence, tandis que la ville ne reçoit jamais un souffle d'air ; le vent est arrêté par les arbres et les nombreuses clôtures de paille tressée. Les bouffées d'air qui parfois pénètrent dans notre cour viennent de la plaine, inondée plus ou moins selon le mouvement des eaux de la Bénoué. Il pleut à peine, mais on est toute la journée sous la menace de l'orage ; le temps est lourd, l'atmosphère suffocante, et cependant le thermomètre n'est pas très élevé »²⁶.

Mais ce sur quoi il insiste le plus souvent dans ce journal, c'est sur la façon dont se conduisent les Anglais de la *Royal Niger Company*. Le 10 septembre 1891, il revient de Yola à Woumoun-Bachama où il avait laissé une partie de ses équipements. Mais il trouve une ville incendiée car ses habitants auraient refusé de laisser la Compagnie y installer ses commerces. « Ce pays est à eux [les Bachamas] ; depuis des siècles ils le défendent victorieusement contre les musulmans. Les Anglais sont venus leur demander de faire du commerce et d'établir un marché dans le village de Woumoun. Ils ont alors autorisé la Compagnie à établir des maisons et des magasins, et ils lui ont apporté les produits du pays, ivoire et gomme. D'abord ils n'ont eu qu'à se louer de leur décision. Mais aujourd'hui la Compagnie ne s'occupe plus d'eux et envoie ses traitants haoussas directement dans l'intérieur. Qu'elle aille donc faire ses

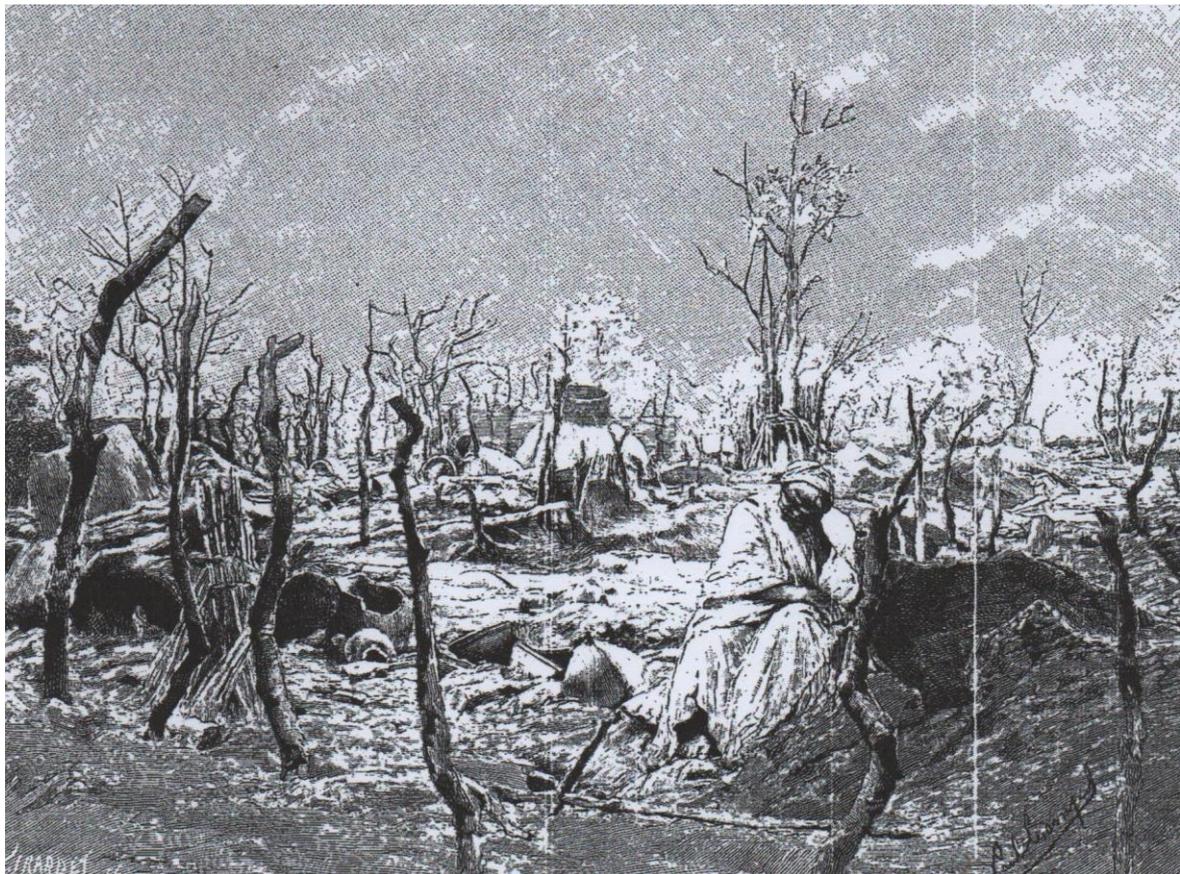
²⁴ De son vrai nom Jules-Hippolyte Percher, ce journaliste, ami de Paul Crampel, a créé le 18 novembre 1890 le Comité de l'Afrique française, dans lequel il convie, entre autres, Georges Patinot, directeur du *Journal des Débats*, mais aussi le prince d'Arenberg et le général Galliffet.

²⁵ P. 257, 258.

²⁶ P. 258.

magasins dans l'intérieur, sur les terres des peuples avec lesquels elle veut commercer, mais pas sur la terre des Bachamas ! Et, même dans ces conditions, les Bachamas ne laisseront pas traverser leur territoire par des mahométans, qu'ils soient traitants de la Compagnie ou sujets des sultans voisins. Leur pays doit rester fermé et inconnu à leurs ennemis séculaires ; c'est là une question de vie et de mort pour ce peuple qui veut rester libre et païen et ne pas servir à alimenter les marchés d'esclaves de Kano et de Sokoto »²⁷.

Derrière ses critiques vis-à-vis des Anglais qui lui mettent des bâtons dans les roues, s'il ne s'indigne pas autant que Brazza du commerce d'esclaves qui sévit dans la région, transparait une de ses préoccupations : respecter les mœurs et coutumes des peuples qu'il rencontre sans les juger et sans vouloir privilégier les uns par rapport aux autres. Il arrive ainsi à se faire accepter, non seulement des musulmans qui dominent la région que des tribus demeurées fétichistes qui ont pourtant du mal à résister tant aux musulmans qu'aux Anglais.



Le village de Woumoun incendié

De la même façon, il entend faire respecter ses propres coutumes et ses croyances. Ainsi ses discussions avec Zoubir n'ont lieu ni le vendredi ni le dimanche ; chacun respectant la religion de l'autre. Mizon se montre comme un explorateur pur, comme quelqu'un qui cherche à savoir s'il est possible à la France de faire du commerce avec ces régions qu'il ouvre à la circulation ; mais il n'est lui-même ni un commerçant ni un prosélyte. Il ne se sent investi d'aucune mission de civilisation. Il ouvre une route à travers un pays inconnu et il ouvre à la relation les peuples qu'il rencontre ; rien de plus. Mais pour cela il fait œuvre scientifique dressant des cartes précises grâce à ses observations astronomiques.

²⁷ P. 263.

Cela l'amène aussi à décrire les spécificités de chacun des groupes ethniques avec lesquels il noue des relations et les rapports qu'ils entretiennent entre eux. « Les Foulanis n'ont pas d'industrie ; ce sont des pasteurs. Les Yoroubas, les Hassouas, les Arabes, fabriquent les objets nécessaires à la vie usuelle. Les Hassouas tissent et teignent le coton ; les Kamouri leur font concurrence pour le travail du cuir et de la sellerie. La poterie se fait dans chaque maison et ne se vend pas ; elle est très bien faite et fort résistante. L'industrie du verre, florissante à Bidah, dans le Noupé, est inconnu ici. Le travail des métaux est dans l'enfance ; les armes et les instruments de labour sont en fer. Le cuivre jaune provient de l'Europe. L'argent, mélangé à une grande quantité d'étain, sert, comme le cuivre, à faire des bijoux grossiers »²⁸.

Avec l'aide du sultan de l'Adamaoua, il part sur les traces de son ami Paul Crampel²⁹, avec qui il avait accompagné Pierre Savorgnan de Brazza sur les bords de l'Ogooué et qu'il avait ensuite retrouvé à Paris. Pour aller à sa rencontre et lui apporter des vivres, il part de Yola le 21 septembre 1891 se dirigeant vers l'est et la vallée du Chari, remontant la Bénoué puis le Mayo-Kebbi. Ce qu'il ne sait pas c'est que son ami a été massacré à El-Douté, avec la plupart des membres de son expédition le 9 avril. Il n'apprend la nouvelle que le 28 septembre, lorsque, l'envoyé de la *Royal Niger Company* lui remet son courrier à Garoua. Une lettre de son fidèle sergent-fourrier Coché est accompagnée d'une coupure du *Petit Journal* qui reproduisait l'annonce du malheur par le sous-secrétariat aux Colonies. Les agents de la Compagnie, lui communiquent alors un ancien numéro du *Times* qui relatait aussi le massacre et dont personne ne l'avait informé. « Mon pauvre ami Paul, au-devant duquel je vais avec un ravitaillement dont il doit avoir besoin après dix-huit mois de voyage, pour lequel j'ai abandonné Yola au moment où les Anglais vont y faire un suprême effort en installant un ponton ! » Et il ne peut s'empêcher d'ajouter les soupçons qu'il a toujours eus au sujet du courrier qui lui parvenait ou qu'il envoyait en France : « Peut-être, la Compagnie du Niger fait-elle un choix dans mes lettres ». Il continue cependant son chemin d'abord sur le Mayo-Kebbi puis sur la haute Bénoué, y poursuivant tant ses études d'astronomie que celles sur le magnétisme terrestre. S'il n'est pas le premier explorateur à avoir navigué sur la Bénoué qui avait été découverte en 1851 par l'explorateur Barth avant d'avoir été remontée en 1854 par le docteur Baikie puis en 1879 par l'Allemand Flegel, et par le commandant Mattéi en 1883, personne avant lui ne s'était aventuré sur la haute Bénoué et c'est lui qui découvre la source de cette importante rivière.

Puis il revient à Yola début octobre, avant la fin de la saison des pluies. Il attendait ce moment avec impatience pour pouvoir vérifier la latitude exacte et la longitude de Yola et pour dresser une carte précise de la région.

La population de l'Adamaoua est composée de « Foulanis (Peuhls du Soudan) aux traits réguliers, à la peau presque blanche. On a beaucoup écrit déjà sur cette étrange race qui semble descendre des anciens Hycsos³⁰ d'Egypte refoulés par les Asiatiques, puis redescendus le long de la côte. En faveur de cette opinion, Mizon cite deux remarques : d'abord, l'architecture des maisons ressemble étonnamment à l'ancienne architecture égyptienne ; ensuite, les Foulanis comptent au nombre de leurs prophètes *Pharaon*. Les autres

²⁸ P. 272.

²⁹ La jeune veuve de son ami Crampel (née Paule Aline Lamey), illustrera les récits de Mizon lors de leur publication en s'inspirant soit des souvenirs de l'explorateur soit des photographies prises au cours de ses missions. Certains de ses dessins servent à illustrer ces quelques pages.

³⁰ D'origine cananéenne, les Pharaons Hycsos régnerent sur l'Egypte au XVIIe siècle avant Jésus-Christ.

sont, comme pour tous les mahométans, Mouça (Moïse), Aïssa (Jésus) et Mahomet »³¹. *Le Journal des Débats* continue : « Quoique bons musulmans, les Foulanis de l'Adamaoua ne sont aucunement fanatiques ; jamais sa qualité de chrétien n'a causé à Mizon le moindre ennui. Au contraire, le sultan l'invitait à se rendre à la mosquée pour prier Dieu *qui est le même pour tous* ».



La Haute Bénoué

Les relations de Mizon avec le sultan Zoubir ne se limitent pas aux questions purement commerciales ; le sultan donne à l'explorateur tous les moyens dont il dispose pour l'aider dans ses travaux d'astronomie, d'hydrographie et de cartographie³². Il lui propose enfin d'ouvrir son territoire au commerce avec la France sous condition qu'il percevrait un droit de 10 % sur l'ensemble des marchandises y transitant.

Accompagné de quelques compagnons et toujours de la petite S'Nabou, il part à cheval de Yola le 15 décembre 1891, avec la recommandation du sultan Zoubir. Il suit la vallée du Faro, cet important affluent de la Bénoué, ce qui lui permet de découvrir Gourine, l'ancienne capitale de l'Adamaoua, puis Koné où ses compagnons et lui commencent à souffrir du froid pendant les nuits où la température descend en dessous de 5°C. Compte tenu de la recommandation du sultan Zoubir, partout où il passe il est bien accueilli. Le 31 décembre, il franchit la Bénoué qui n'est à cette hauteur qu'un petit torrent de moins de 3 mètres de large puis traverse la grande chaîne montagneuse qui sépare le bassin du Niger de ceux du Congo et du Tchad. Le 29 janvier 1892, après avoir franchi la Bini, la petite caravane atteint enfin la plus grande ville de l'Adamaoua, peuplée de près de 30 000 habitants, Ngaoundéré, « grande cité

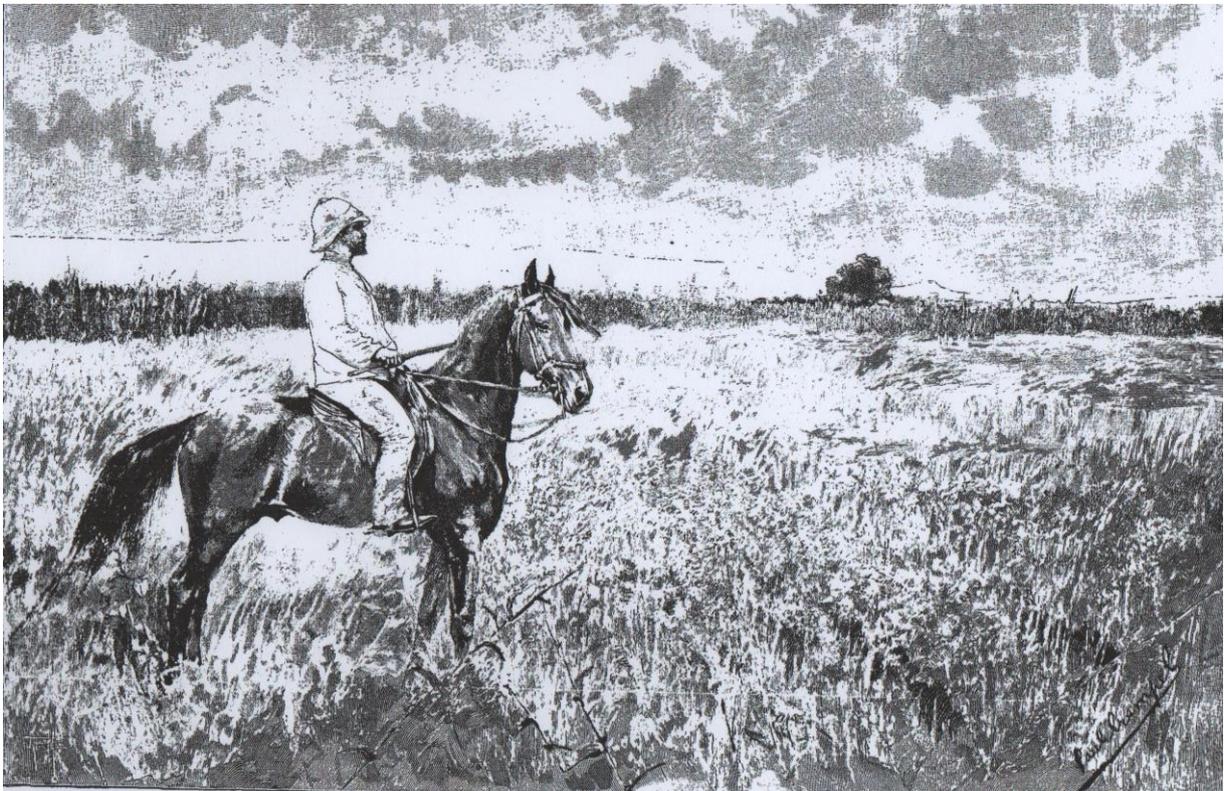
³¹ *Le Journal des Débats*.

³² Il a ainsi dressé près de 2 000 km d'itinéraires précis, appuyés sur ses observations astronomiques.

pittoresquement fortifiée »³³. Si Mizon a comparé Yola à Versailles, il compare Ngaoundéré à Paris ; « le commerce y est très intense. Ngaoundéré est en relation avec le haut Soudan. Les marchés qui s’y tiennent attirent toutes les semaines une affluence énorme »³⁴.

Le sultan de Ngaoundéré – le sultan le plus riche de tout l’Adamaoua –, prévenu de son arrivée par un envoyé du sultan Zoubir, accueille Mizon avec chaleur, accompagné de ses soldats, tous revêtus d’armures et couverts de heaumes du Moyen-Âge. Les échanges de cadeaux donnent cependant lieu à une certaine déception de la part du sultan que Louis Mizon rapporte avec humour dans le *Journal des Voyages* : « Chaque jour Mohammed faisait appeler l’un de nous pour obtenir des renseignements sur l’usage et les propriétés de chaque remède, se plaignant toutefois que nous ayons négligé d’y intercaler le spécifique que seuls les Européens connaissent – aux dires des Arabes – et qui donne aux vieillards une éternelle jeunesse »³⁵.

« Ngaoundéré, à la fois centre commercial important et forteresse foulani commandant les pays païens, est située au milieu de montagnes volcaniques, de formation relativement récente ; elle est entourée d’un ravin qui offre une grande analogie avec le Rummel de Constantine. A une lieue de là environ, se trouve un volcan dont le cratère est rempli d’eau. Cet endroit était autrefois fétiche pour les païens ; il l’est demeuré pour les Foulanis, en ce sens qu’on ne peut le visiter qu’en compagnie du sultan. Mohammed pria M. Mizon de l’y accompagner »³⁶.



Mizon sur son cheval, « Patani », dans la plaine de Yola

³³ *Le Journal des Débats*.

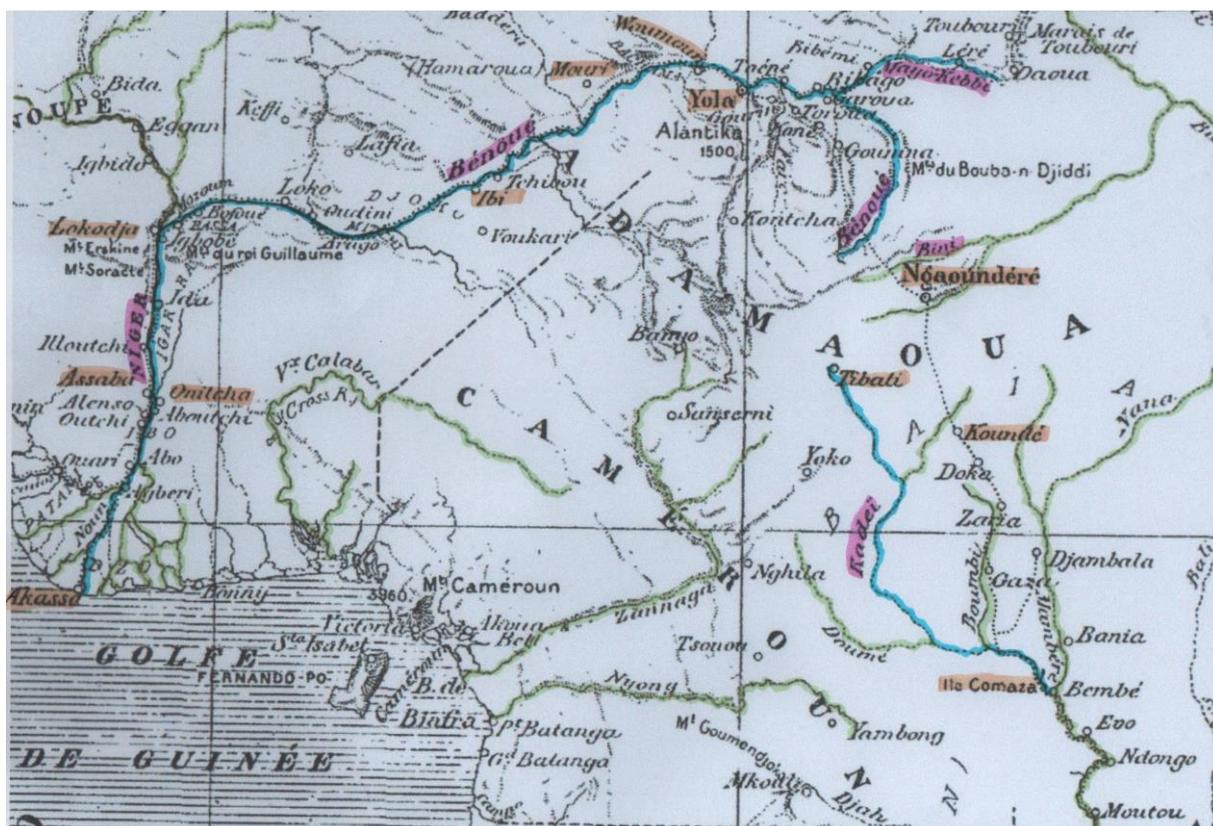
³⁴ Louis Mizon, cité par Marty dans « *Le magasin pittoresque* », p. 261.

³⁵ 1892-1893, p. 202.

³⁶ Harry Alis, « *Le Tour du Monde* », 1892, p. 286.

Mizon a du mal à obtenir du sultan Mohammed que celui-ci le laisse partir mais il projetait de rejoindre alors la Kadéï qu'il pensait être le haut cours de la Sangha. Pour y parvenir, il lui faut traverser un pays païen qui n'accepte toujours pas le joug des Foulanis. La mission passe par Tibati dont le sultan exige de se faire photographier pour, nous dit Mizon, « faire connaître sa puissance aux Français ». Elle traverse ensuite Koundé, dernière ville foulani et grand marché de l'ivoire, puis Doka, Zaria et Gaza où les indigènes connaissaient déjà bien les Blancs. Il n'a plus de doute, il a bien atteint les avant-postes du Congo français. Il a ouvert la route vers le Tchad à partir du bassin du Niger.

Le 7 avril, il retrouve Brazza qui a descendu le Mambéré jusqu'à son confluent avec la Kadéï à Nola) et a remonté celle-ci jusqu'à l'île de Comassa. Ce dernier télégraphie alors au sous-secrétaire d'Etat chargé des Colonies : « Je vous annonce que le Lieutenant de vaisseau Mizon, sortant de l'Adamaoua, a pris contact le 23 mars, avec le poste français établi auprès du chef de Djambala, à 80 km au nord-est des chutes de Bania. Le 4 avril, il s'est rencontré avec moi à Comaçã, où j'étais monté à sa rencontre. Son voyage s'est accompli partout sans coup férir et en toute sécurité, bien qu'il n'eut avec lui que huit indigènes pour toute escorte. Les populations ne sont nullement fanatiques jusqu'au territoire occupé effectivement par les Français. La ligne de partage des eaux entre le bassin de la Bénoué et celui de la Sangha a été franchie par 6°30 de latitude Nord. Mizon a reçu un bon accueil partout et a été considéré comme le représentant de la France ». Le périple effectué alors par Louis Mizon et sa faible escorte représentait plus de 900 km, à vol d'oiseau ! Brazza avait eu raison de lui faire confiance.



Pour aller rejoindre Brazza, à partir de Ngaoundéré, Mizon a donc essentiellement suivi la vallée de la Kadéï. Il en fait une description imagée : aux gorges de Yaméné, « le bassin se déverse entre deux rochers par une chute de 2 mètres dans un grand bassin qui, par une série de chutes de 7 à 8 mètres, coule dans un canon que dominant deux falaises hautes de plus de 100 mètres... La Kadéï, large jusque-là de 150-200 mètres, coule dans un canon de 8 à 10 mètres, tordant ses eaux bouillonnantes comme un immense serpent blanc jaunâtre. Il faut reprendre la route de terre et grimper sur le haut du plateau au travers duquel passe la rivière... Le lendemain nous étions de nouveau au bord de la Kadéï, revenue à son ancienne largeur et formant des biefs successifs et égaux que séparent des barrages de roche ».

La presse française, quand elle apprend cette rencontre, explique que « dans une région complètement inconnu [Louis Mizon] a non seulement résolu le problème géographique relatif à la séparation du bassin du Niger et du bassin du Congo, mais encore conclu avec les chefs indigènes des conventions qui limitent la colonie allemande du Cameroun ». Tout le monde salue alors l'exploit sportif, humain (quasiment pas de coups de feu tirés) et scientifique réalisé par Mizon.

D'un point de vue scientifique, son apport est considérable, compte tenu de la précision de ses calculs astronomiques qui lui a permis de tracer des cartes d'une très grande précision. Certains esprits chagrins ont cependant regretté que ses connaissances en sciences naturelles soient moins précises ; et cela, malgré ses observations sur le volcanisme de l'Adamaoua, ses travaux sur l'habitat des animaux sauvages, ses descriptions de la flore rencontrée, etc.



La Kadéï

La seconde mission de Louis Mizon

Rentré en France, il est fait officier de la Légion d'Honneur le 28 juin, puis le 11 juillet il est solennellement fêté par le Tout-Paris à la Sorbonne. Mais il n'y reste que peu de temps, repartant dès le mois d'août suivant pour une nouvelle mission dans l'Adamaoua afin d'y conduire les premiers « commerçants » français. Il est accompagné du lieutenant de vaisseau Bretonnet, qui commandera le petit vapeur *Sergent Malamine*³⁷ – du nom de l'ancien collaborateur de Brazza que Mizon avait écarté – d'Albert Nebout, rescapé de la mission Crampel, du sergent Chabredier, du 12^{ème} régiment d'infanterie, qui racontera cette mission dans le *Journal des Voyages* en 1894³⁸ et de ses deux fidèles interprètes.

Les membres de l'expédition commerciale qu'il est chargé d'accompagner sont dirigés par M. Wehrlin qui a comme adjoints M. Huntzbuchler et le fidèle Félix Tréhot. A aussi été admis à accompagner la mission, un docteur né à Paris mais de père irlandais, le docteur Ward qui avait demandé à partir en Afrique pour, disait-il, y compléter sa collection d'histoire naturelle.

Cette mission s'embarque à Pauillac le 10 août 1892 sur la *Ville-de-Céara*, bâtiment des Chargeurs Réunis qui emmène essentiellement des militaires vers le Sénégal et le Dahomey. Avant de partir, il doit, à Bordeaux, satisfaire un caprice de la petite S'Nabou qui refuse d'embarquer tant qu'on ne lui a pas offert une machine à coudre. La traversée durera onze jours avant d'atteindre Dakar où Mizon obtiendra le renfort de dix-huit tirailleurs sénégalais et de quatre laptots. De là l'expédition est acheminée à Cotonou où vient la chercher le *Sergent-Malamine*. La remontée du Niger ne peut donc commencer que le 29 septembre. « Les eaux sont hautes, aussi le Niger est-il boueux. Il charrie des détritux de toutes sortes : bananiers, lianes, roseaux, voire des arbres que les bateaux évitent avec soin », remarque le sergent Chabredier. Le courant est fort en cette saison et il faut douze jours pour atteindre Lokodja et le confluent avec la Bénoué. Mais les eaux baissent vite, ce qui rend la navigation particulièrement difficile pour le *Sergent-Malamine* qui cale plus de deux mètres. Le vapeur va d'ailleurs s'échouer le 25 octobre et ne pourra être dégagé que le 30 novembre, malgré des efforts considérables déployés par tous.

Etant condamné à planter les tentes de l'expédition sur le territoire du sultan de Mouri, Mizon le fait prévenir. Le sultan de Mouri, Mohamed ben Abn-Boubakar, signe le 13 novembre un traité par lequel il place ses Etats sous le protectorat de la France. Deux jours après la signature de ce traité le sultan de Mouri demande à Mizon et à ses Sénégalais de l'aider dans une razzia contre les païens hostiles de Koâna car ils entravent le commerce dans la région en coupant les principales routes caravanières. Au cours de cette expédition, Albert Nebout est légèrement blessé. Pendant cet arrêt forcé les envoyés de la Compagnie française de l'Afrique centrale ont le temps d'installer deux factoreries. Et les Koâna finissent par accepter les conditions du sultan de Mouri, mettant fin aux affrontements sporadiques qui duraient depuis de nombreuses années.

Le 11 janvier 1893, se disant malade, le docteur Ward demande à rentrer en France et quitte l'expédition. Il revient à Paris en passant par l'Angleterre. Peu après son retour, le 4 mai, il déclare au journal « L'Intransigeant » que Mizon n'est qu'un « vulgaire ambitieux, sans talent, sans énergie et qui ne cherche à arriver que par duperie ». Au cours de cette charge, à

³⁷ Mizon avait pris le commandement de l'autre petit vapeur, la *Mosca*.

³⁸ Numéros 872, 876 et 877.

laquelle personne ne s'attendait et qui éclate comme un coup de tonnerre, il explique que le sultan de l'Adamaoua n'a jamais apprécié Mizon qu'il avait placé sous la surveillance du chef des Arabes de sa capitale et qu'il avait fini par le chasser de ses Etats, lui intimant de ne jamais plus revenir à Yola. La factorerie que Mizon a installée à Tchirou, chez le sultan de Mouri, « est prochainement destinée à la ruine » tellement ce pays « où il n'y a rien à faire » est pauvre. De plus cette installation peut amener des ennuis avec l'Angleterre. D'après lui, Mizon n'est qu'un menteur et la meilleure preuve est que la petite S'Nabou n'est pas la princesse qu'il a présentée mais « une esclave qu'il a acheté sur le marché d'Assaba ».

Cette première partie de la diatribe laisse songeur car cela ne correspond en rien ni à ce qu'a écrit Mizon lui-même, ni aux témoignages des autres membres de son expédition, ni à ce qu'en a dit Brazza. De plus, le docteur Ward n'a jamais rencontré le sultan de l'Adamaoua, Zoubir. Quant à la factorerie de Tchirou, si elle a bien été installée par Mizon, il ne l'a fait qu'à la demande de Wehrin et Huntzbuchler qui sont seuls habilités à choisir les endroits où ils doivent installer leur commerce.

Pourtant, le docteur Ward poursuit en déclarant que le traité soi-disant signé par Mizon avec le sultan de Mouri n'a aucune valeur, le sultan s'étant déjà auparavant engagé vis-à-vis des Anglais et ne pouvant pas se dédire. Avec une telle accusation, le docteur Ward ne tient pas compte du fait que les Anglais avaient été chassés par le sultan de Mouri, ce que les autorités britanniques n'avaient pas contesté lorsque Mizon l'avait expliqué quand il était à Paris entre ses deux missions.

Pour donner une certaine crédibilité à ses dires, le docteur Ward ne craint pas d'affirmer ; « Mizon se rend bien compte de la situation. Aussi écrit-il au ministre pour lui demander de le relever de sa mission. Il demande à être nommé résident au Mouri et qu'on lui désigne un successeur qui ira à Yola se faire chasser à sa place par le sultan. Il envoie également sa démission de directeur de la mission commerciale. Il avoue ainsi lui-même ses échecs ». Alors même que Mizon n'est pas encore informé de cette attaque, le sous-secrétaire d'Etat aux colonies émet un démenti formel : il n'a jamais reçu du lieutenant de vaisseau Mizon la moindre lettre qui puisse donner même un début de réalité à cette « démission ».

Enfin, le docteur Ward achève : « Mizon est allé en Afrique pour y faire pénétrer l'influence française. Il l'a compromise. Il s'est allié avec les musulmans contre les païens, seuls peuples sincères sur lesquels on puisse compter, et que les Anglais plus pratiques ont eu toujours soin de ménager³⁹. Il a ruiné son expédition. Il a favorisé la traite des esclaves ». En ce qui concerne le « choix » de Mizon de s'appuyer sur les musulmans, le docteur Ward semble ignorer que c'était l'application stricte de la politique du Gouvernement qui cherchait à relier le Congo à l'Algérie. Et Mizon ne faisait qu'appliquer les directives que Brazza avait communiqué à tous les explorateurs le 24 mars 1891 : « Dans ces régions situées au Nord [de Brazzaville] au Nord-Est et à l'Est des fleuves Oubangui et Sangha, où les populations sont dans un état politique social et religieux plus avancé, il est à désirer, il faut même que nous arrivions à nous assurer, de la part de l'élément indigène, un concours qui nous a fait défaut parmi les populations fétichistes.

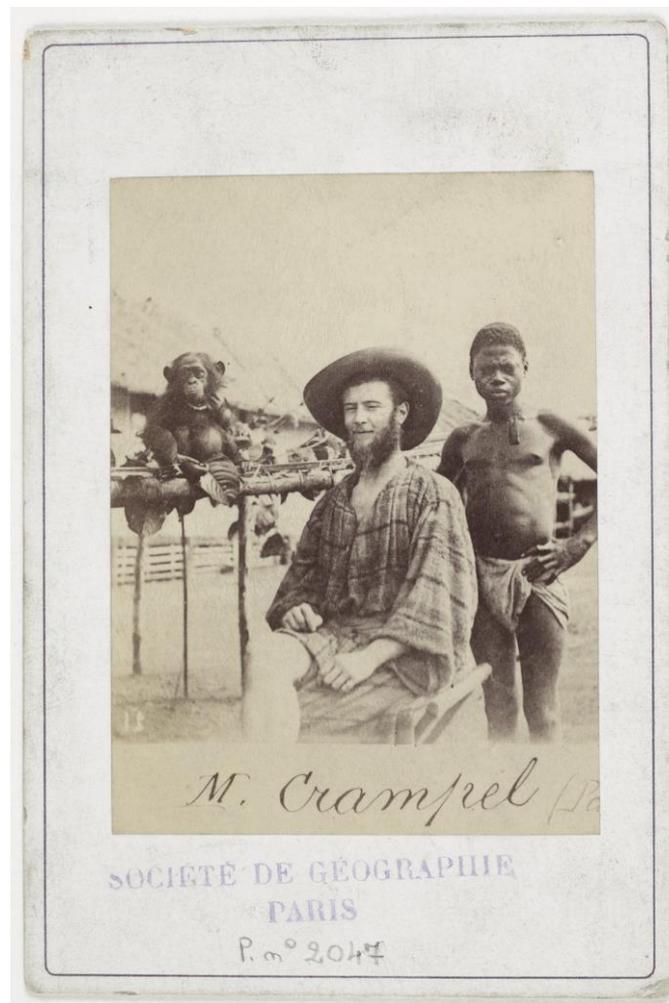
« Une fois renseignés par nos explorations sur l'organisation et le groupement des indigènes et sur l'influence relative des chefs qui les dirigent, notre action politique peut se manifester

³⁹ Comme, lorsqu'ils ont incendié Woumoun, la capitale des païens Bachamas, parce que ses habitants refusaient de commercer avec eux.

par une protection effective accordée à quelques-uns de ces chefs, en échange de l'acceptation de notre protectorat et de ses conséquences notamment dans les relations futures de ces petits potentats indigènes avec des nations européennes, ces relations devant se faire par notre intermédiaire.

« Quant aux relations intérieures, les chefs protégés devront s'abstenir de toute hostilité entre eux et s'engager à recourir à notre médiation pour régler leurs différends ».

Cette intervention a aussitôt déclenché une vive polémique qui a mobilisé toute la presse de l'époque. Si, dès le 6 mai, *The New York Herald* a clairement démenti toutes les accusations du docteur Ward, le 14 mai, « Le Journal » se montrait beaucoup plus prudent dans sa défense de l'exploarteur : « Personne en France ne peut dire si elle [S'Nabou] est véritablement la fille du roi d'Igobé, mais enfin c'est elle qui a servi d'interprète à Mizon », aux côté du chérif M'Ahmed. Le directeur de « La Libre Parole », Gaston Méry provoqua le docteur Ward en duel et le blessa au genou le 10 mai 1893. Celui qui, dans cette affaire, s'est montré le plus raisonnable est le frère de l'explorateur calomnié, Alfred Mizon : « Est-ce trop demander que d'attendre le retour de mon frère pour qu'il puisse répondre à son accusateur ? Je m'en fie pour la réponse à l'équité de mes compatriotes qui n'ont pas les mêmes raisons originelles que M. Ward de préférer la *Royal Niger Company* à l'explorateur français ». Il faudra cependant attendre le retour de la mission Mizon – et celle de Casimir Maistre – pour que justice soit rendue à l'explorateur.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Pendant que se développe en France, cette polémique inutile, début février, des gens venant de l'Adamaoua apprennent à Mizon et ses compagnons qu'une expédition française était arrivée à Yola. C'est la mission du géographe-explorateur montpelliérain Casimir Maistre qui vient d'effectuer un important périple au Congo, à la tête de la mission Dybowski⁴⁰ qu'il était venu renforcer après le massacre de Crampel et de ses hommes. Maistre avait été choisi pour cette mission compte tenu de ses succès dans l'exploration de Madagascar.

Casimir Maistre fait savoir qu'il se dirige vers Ibi. Aussitôt, Mizon, Nebout et Chabredier partent à cheval pour aller à leur rencontre. Albert Nebout est particulièrement heureux de revoir celui qui est le second de Casimir Maistre, son grand ami Ferdinand de Béhagle. Maistre, après avoir signé de nombreux accords qui étendaient la position de la France au Congo, est en effet sur le chemin du retour.



Le sergent Chabredier a laissé un témoignage de cette rencontre qui a lieu à Serki N'Bornou : « A la sortie du village, le drapeau tricolore, flottant au-dessus de la tente de M. Maistre, fait battre notre cœur et mouiller nos yeux ; c'est aux cris de : Vive la France ! que nous entrons dans le camp où nous recevons le meilleur accueil. Là, comme pendant la route, M. Nebout retrouve de vieux amis et l'accolade que lui donnent MM. Brunache et Clozel dit amplement

⁴⁰ Cet explorateur avait été envoyé pour ravitailler la mission Crampel, mais arrivant après le massacre de cette dernière, il avait cherché à la venger avant d'aller s'installer au village de Banghi. Malade, lorsque la mission Maistre était arrivée dans la région, il avait été rapatrié en France en juin 1892.

ce que contient leur cœur. M. Maistre nous reçoit en camarade et nous n'oublierons jamais l'accueil qu'il nous fit ».

Lorsqu'est venu le moment où les deux missions doivent se séparer, chacune poursuivant sa route, la « séparation fut pénible et triste ; mais que les nobles cœurs que j'ai eu l'honneur de sentir battre dans la brousse, presqu'au centre du continent noir, sur cette terre mystérieuse où ils portèrent dignement l'insigne de la Patrie, qu'ils ont su faire connaître et aimer, que ces nobles cœurs me permettent ici de leur adresser mes remerciements pour leur souvenir que je conserverai comme on conserve de précieuses reliques »⁴¹.

Pendant ce temps, les envoyés de la Compagnie française de l'Afrique centrale ont établi une factorerie au lieu qui prendra plus tard le nom de Ménardville – en souvenir du capitaine Charles Ménard⁴², tué au Soudan le 4 février 1892 –, or cette factorerie a du mal à fonctionner normalement, les commerçants étant systématiquement pillés et rançonnés par les « païens de Deulti ». En accord avec le sultan de Mouri, Mizon décide donc une expédition contre ceux-ci dont il confie le commandement au sergent Chabredier. Après le succès de cette expédition, Albert Nebout est nommé résident à Ménardville tandis que, les eaux de la Bénoué ayant remonté, déséchouant les deux vapeurs, la mission repart vers Yola à la mi-juin 1893 et l'atteint le 19 août. Les tensions avec les Anglais sont toujours vives lorsque Mizon reçoit de Paris, le 27 juin, un ordre de rentrer. La dépêche qu'il reçoit lui annonce que le gouvernement français n'a « pas retenu son projet tendant à la création d'un protectorat en Afrique centrale »⁴³. Brazza est lui aussi rappelé. Comme, à cause de ce rappel, Mizon n'a pas pu atteindre le lac Tchad en traversant la chaîne de collines qui sépare le bassin du Chari de celui de la Bénoué, ce qui était l'un des buts de son expédition, cette mission est ressentie comme un échec.

Mizon rentre en France et fait escale à Cotonou en octobre 1893, où il embarque à bord du *Liban*. Mais arrivé à Marseille, avant de rejoindre Paris, il s'arrange pour passer par Hendaye où il rend visite à son ami Pierre Loti.

Moins d'un an après, par un traité signé en 1894, la France cède l'Adamoua à l'Allemagne, quelques semaines après avoir abandonné Yola à l'Angleterre, consacrant ainsi définitivement et complètement l'abandon de l'œuvre de Mizon en Afrique équatoriale.

Pour des raisons politiques, l'accord franco-allemand du 4 février 1894⁴⁴ ignorera les sacrifices consentis par Brazza, Crampel, Mizon et leurs compagnons. le 11 mars 1895, Louis Mizon reçoit la médaille d'or de la Société géographique de Paris qui reconnaît ainsi la qualité et l'importance de ses travaux.

Les dernières années

Le 5 août 1897 Louis Mizon est nommé résident à Madagascar, en poste à Majunga, par le ministre des Colonies, André Lebon. Or celui-ci est celui qui, après avoir écarté définitivement Brazza, a mis en place au Congo et dans toute l'Afrique équatoriale un régime

⁴¹ Ferdinand Chabredier, « *Journal des Voyages* », n° 876, Dimanche 22 avril 1894, p. 243.

⁴² Originaire de Lunel, Charles Ménard avait un frère qui a été le médecin de Gabriel Hanoteaux et un autre qui épousa la sœur du général Mangin.

⁴³ C'est à cause de cela que l'on retient aujourd'hui que la seconde mission Mizon a été un échec.

⁴⁴ Cet accord vient corriger un peu les conséquences de la convention anglo-allemande du 14 août 1893 qui interdisait de fait aux Français tout accès au Tchad.

de concession qui rompt totalement avec l'esprit dans lequel Pierre Savorgnan de Brazza et Louis Mizon ont ouvert ces territoires à l'influence française. Brazza d'ailleurs a énergiquement protesté contre cette dérive commerciale car il redoute que cela ne se fasse au détriment des populations autochtones. Du coup, Lebon l'a aussitôt placé en « situation de mise en disponibilité ».

Il nomme aussi Mizon « administrateur en chef de Mayotte et dépendances » au moment où les conséquences de sa politique commencent à se faire sentir : les concessionnaires des territoires de l'Afrique équatoriale exploitent durement les populations que Brazza et Mizon ont ouvertes à la France et qu'ils aiment. Une telle nomination, qui se veut un lot de consolation pour lui faire oublier le peu de cas que l'on a fait de ses exploits, est un cadeau empoisonné. Car, comme on l'a déjà vu, si Mizon est un explorateur courageux, un astronome savant, un dessinateur précis et un géographe de qualité, il n'a aucune aptitude particulière pour organiser et administrer un territoire.

Le 27 février 1898, il assiste impuissant au plus terrible cyclone connu à Mayotte. Sous la violence des vents et la pluie diluvienne qui s'est abattue sur l'archipel, « la digue qui relie Dzaoudi à Pamandzi est en partie détruite. La jetée de l'est n'est plus qu'un souvenir tandis que celle de l'ouest a été en partie rasée ». Les bâtiments qui ne se sont pas écroulés, ont perdu leur toiture. Les approvisionnements en vivres et matériels qui étaient abrités dans le magasin général, sont détruits. Le trois-mâts *La Pauline* a sombré. Dans son rapport, Mizon ne peut que constater : « C'est une véritable catastrophe car *La Pauline* transportait l'approvisionnement annuel en vivres des grandes plantations : son chargement est irrémédiablement perdu. (...) Le cyclone a dépassé en violence tout ce qu'il est possible d'imaginer et (...) a surpassé le cyclone qui assaillit Maurice en 1891. (...) Tous les villages indigènes ont été complètement rasés, cases et arbres ». Hélas, cette catastrophe fut suivie d'une épidémie de variole qui tua 20 % de la population.

C'est aussi André Lebon qui met sur pied la mission vers le Tchad, confiée aux capitaines Voulet et Chanoine⁴⁵ qui, forte de 600 soldats, 100 spahis et 2 000 non combattants, se conduit avec une extrême violence et une grande cruauté vis-à-vis des populations locales qui ne coopèrent pas spontanément. Le 7 mars 1899, et alors que les exactions commises par la mission Voulet-Chanoine commencent à être connues partout, le successeur de Lebon, Antoine Guillain, envoie Mizon comme gouverneur à Djibouti. Au même moment, son ancien second, le lieutenant de vaisseau Bretonnet⁴⁶, qui a démissionné de la Marine en 1898, part au secours de Ferdinand de Béhagle qui était chargé officiellement d'aller apporter des armes, au nom du gouvernement français, aux anciens assassins de son ami Paul Crampel. Trahi à son tour par le sultan Rabah, Béhagle a été emprisonné par celui-ci en janvier 1899⁴⁷. Ayant constaté combien tous ses efforts au service de la France ont été méprisés et se sont révélés vains, combien son action a été dénaturée, et quelles sont les avanies que subissent ses amis, il se suicide à Dzaoudi le 11 mars 1899 ; officiellement sans que l'on connaisse les motifs de son geste. Il est enterré à Mayotte.

⁴⁵ Le capitaine Julien Chanoine était le fils du général Chanoine, qui fut ministre de la Guerre en septembre-octobre 1898 et démissionna entraînant la chute du gouvernement Brisson auquel il appartenait.

⁴⁶ Le lieutenant Bretonnet sera massacré le 17 juillet 1899.

⁴⁷ Le sultan Rabah, fera pendre Ferdinand de Béhagle quelques semaines plus tard.



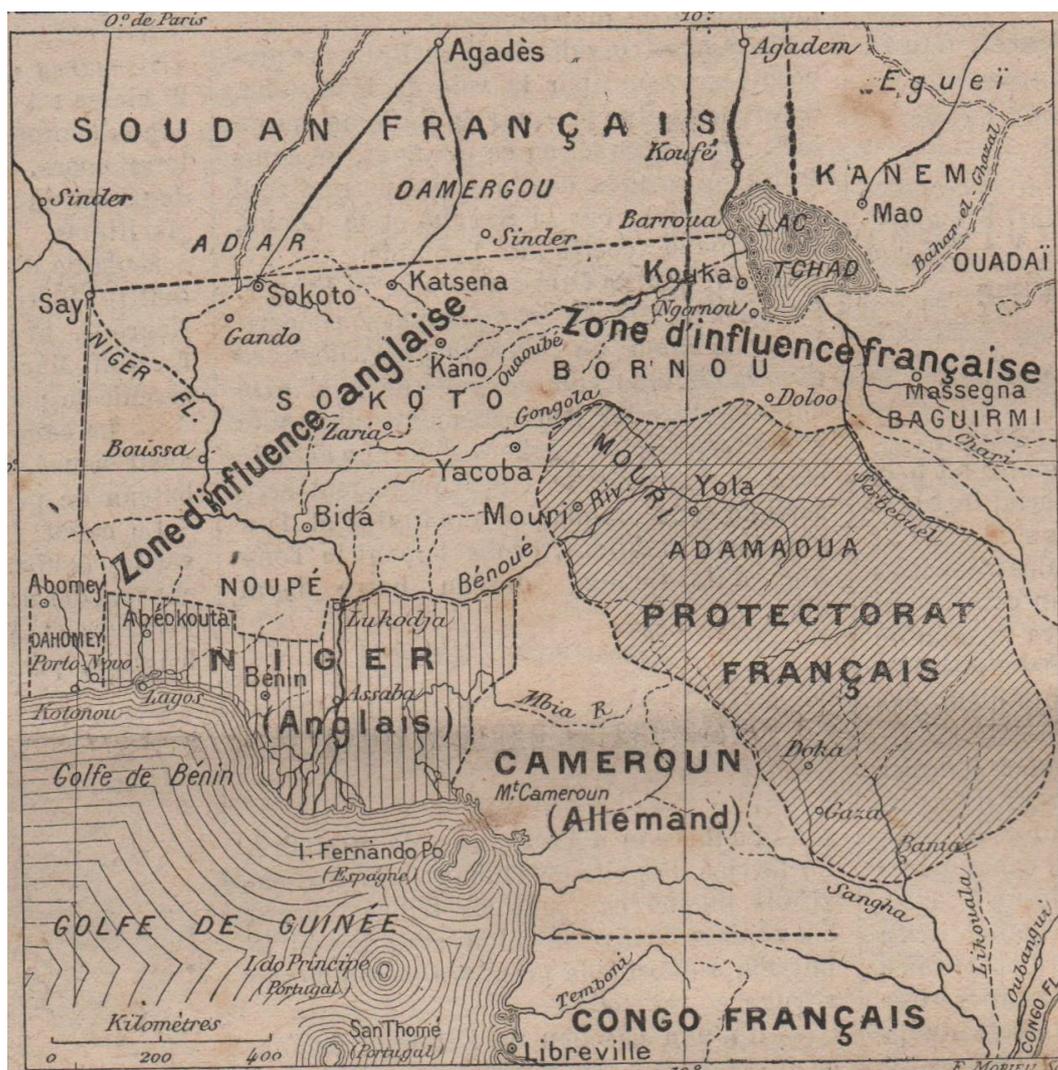
Moins d'un an après la disparition du lieutenant de vaisseau Mizon, les troubles redoublent d'intensité sur les rives du fleuve Ogooué. En effet, au cours de leur intervention, les Français ont cherché à mettre un terme au commerce d'esclaves auxquels se livraient les diverses ethnies (Pahouins, Adoma, Okandé, Kotakota...) qui vivent le long du fleuve, commerce qui leur permettait non seulement d'assurer les travaux pénibles mais aussi d'alimenter la « traite négrière » à Cap Lopez. Privées de ce commerce lucratif, ces ethnies se sont âprement disputé les nouveaux marchés : d'ivoire, de caoutchouc, d'ébène... De plus, si les troupes cherchent à faire régner un certain ordre, les compagnies commerciales qui ont obtenu du Gouvernement diverses concessions minières (notamment de fer et de manganèse), cherchent à asservir les populations locales, ce qui ajoute aux troubles.



« Fleuve Ogooué avant N'djole, novembre 1881 »⁴⁸

⁴⁸ Les quatre dessins de Mizon reproduits dans les pages précédentes, sont des agrandissements des originaux, ce qui montre la finesse et la précision du trait de Mizon.

Le gouvernement français décide alors d'une campagne au cours de laquelle le lieutenant de vaisseau Camille Mortenol⁴⁹ se distingue particulièrement et envoie celui qui est son second sur l'*Alcyon*, l'enseigne de vaisseau Laurant⁵⁰, à la tête d'un petit groupe de Sénégalais rétablir le calme dans la région de N'Djolé⁵¹, révolté sous la direction d'Emane Tolé⁵². A la fin de l'année 1901, la région sera parfaitement calme, mais les marins français sur place constatent qu'il s'agit d'un calme précaire. « Les indigènes disent très bien qu'on les a bernés, que, sous prétexte d'écrire en France pour faire retirer les usines du Haut, on leur a fait attendre simplement des miliciens, mais que ce ne sera pas toujours comme aujourd'hui », peut-on lire dans le rapport que l'enseigne de vaisseau Laurant établit pour rendre compte de l'action du lieutenant de vaisseau Mortenol.



⁴⁹ Premier polytechnicien noir de l'Histoire de France, fils d'esclave né à Pointe-à-Pitre, et ayant choisi la Marine à sa sortie de l'école, le capitaine de vaisseau Mortenol sera appelé en 1914 par le général Gallieni pour commander la défense aérienne de Paris, « la Vigie noire de Paris ».

⁵⁰ En 1904, il retrouvera Camille Mortenol, capitaine de frégate à Brest avant de servir en 1906, à bord du *Cassini*, sous les ordres d'Antoine Schwerer

⁵¹ Poste militaire fondé en 1883 par Pierre Savorgnan de Brazza (à mi-chemin entre Lambaréné et Boué) et où fut installé un bagne en 1898. En amont, le fleuve Oggoué n'est plus navigable.

⁵² Il était surnommé Assang-Méfa, ce qui signifie « celui qui frappe à coups de coupe-coupe ».